

René Lew  
à Enrique Tenenbaum et Jean-Michel Vappereau,  
sur *Le nœud borroméen mis à plat : dessin, écriture, schéma, signe... ?*,  
le 28 mai 2009 (revu en octobre 2009)  
(1<sup>ère</sup> livraison)

## Écriture ou pense-bête ?

En français un pense-bête est un indicateur destiné à attirer l'attention en tant que rappel (par exemple, rappel d'une tâche à accomplir — ou autre), afin de ne pas oublier. La locution signifie : faire penser à — (ne pas oublier de — ) les personnes assez bêtes pour oublier. On parle aussi de « guide-âme ». Classiquement, on fait un nœud à son mouchoir.

Je ferai donc rappel de ces *quipu* et autres cordes à nœuds destinées à remémorer chants, mythes, discours établis, selon la confection de chaque nœud.<sup>1</sup> Sous cet angle, un nœud est plus un schème de pensées qu'une écriture. Mais de toute façon, je ne prends pas l'écriture pour la simple transcription du langage oral, que cette écriture soit alphabétique ou syllabique (figurée par « idéogrammes » ou « hiéroglyphes », comme on dit). Une lettre n'est pas l'index d'un phonème. L'écriture en effet n'est pas phonétique, même si elle se fonde sur le phonème. Et de toute façon l'écriture dépasse la question de la lettre.

À propos d'indicateur, la question du pictogramme a été posée (mal posée) par Piera Aulagnier<sup>2</sup> qui, à mon avis, le confondait avec un signifiant. Or — c'est bien là le problème — le signifiant n'existe pas en soi, mais uniquement dans des rapports (avec d'autres « signifiants », eux-mêmes opérant sous des rapports, etc.). De là toutes les tentatives de suppléer au signifiant qui n'existe pas, et de le remplacer par une « représentation » (psychique) ou une image, en particulier un pictogramme. Un tel pictogramme n'est qu'un indice, il est bien cette fois un index, un colophon ramassant une théorie et la désignant (et je dis bien : une théorie, pas un phonème ni un signifiant), mais ce n'est pas pour autant un mathème. Ainsi de l'image du nœud borroméen mise à plat (plongement avec dessus-dessous, ou immersion sans eux). C'est un pense-bête, un rappel de ce qui est déjà entendu. Sinon cela ne sert à rien. Seul le maniement (en schème conceptuel, et donc en deçà du schéma) du nœud borroméen ouvre à une compréhension renouvelée des enjeux du discours, de la parole, du langage, etc. Parler de « maniement » m'amène à considérer que la topologie opère de façon « matérielle », mettant l'inconscient « en mains », aussi au travers des figurations (dessins), d'ailleurs comprises comme représentations (au sens mathématique) des plongements et immersions faisant passer de l'espace  $R^3$  à l'espace  $R^2$ .

La question au fond est de saisir la structure, en elle-même insaisissable<sup>3</sup>. De là mieux vaut appréhender la structure, quelle qu'elle soit, par les morphismes qui la constituent plutôt que par les objets qui s'y trouvent liés. Ainsi mieux vaut prendre toute structure comme fonctionnelle d'abord, les fonctions qui la composent s'y transcrivant en objets, plutôt que de repartir de ces objets et les prendre comme éléments de structure afin de considérer leurs liaisons. L'inaccessibilité de toute fonction en intension explique, à mon avis, l'inaccessibilité de la structure en dehors de ses représentations.

---

<sup>1</sup> Voir *Les immémoriaux* de Victor Segalen.

<sup>2</sup> Cf. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, P.U.F., 1975. Une critique de ce livre reste à développer pour parer à l'idée commune du signifiant qui « fait signe » (cette locution est d'ailleurs ambiguë en français).

<sup>3</sup> Marc Barhut, « Sur le sens du mot « structure » en mathématiques », *Les temps modernes* n°246, novembre 1966, rééd. Lysimaque, in *Cahiers de lectures freudiennes* n°10.

Un nœud borroméen à 3 ronds, mis à plat, en dessin de plongement dans l'espace 2 de la feuille (avec des dessus-dessous) est une telle représentation du schème borroméen (*i.e.* de la structure borroméenne). Ce n'est pas une écriture.

Une écriture implique un assemblage syntactique de caractères pointant chacun, ou entre eux et selon leurs rapports, une lettre marquée de sa place dans le réseau (plus que la chaîne) signifiant. Je dis bien que la lettre se définit de sa place, ce qui n'est pas le cas du caractère distinguable par sa forme.

Le dessin du nœud borroméen mis à plat est une figure (*Darstellung*) en fait variable<sup>4</sup> du schéma borroméen (qui est constitué de façon standard par des ronds) représentant le schème d'organisation signifiante selon Lacan. Un tel schème souligne la structure asphérique du borroméen en l'impliquant par exemple au travers d'un plan projectif présenté en surface de Boy (à partir de l'identification, selon un voisinage en bande de Möbius à trois demi-torsions, de l'équateur et de l'horizon du plan projectif). La « dissolution » du nouage (*i.e.* le nouage comme uniquement fonctionnel et non organique) vaut pour l'intension fonctionnelle de la signifiante. Chacun des trois ronds se spécifie comme un mode extensionnel de cette fonction, étant entendu que l'extension d'une fonction (par exemple, la pulsion) n'est pas univoque chez Lacan, mais qu'elle se répartit entre les trois registres qu'il utilise communément, soit le réel, le symbolique et l'imaginaire. Chacun de ces registres est structurellement homogène à chaque autre. Aussi le schème borroméen peut-il être compris de diverses façons, c'est-à-dire selon divers abords de la structure qu'il met en œuvre, fait valoir, formule... Ainsi, ce peut être : l'un pas sans les autres ; mais aussi : si l'un part (se défait) les autres ne tiennent pas ensemble. J'aurais tendance à privilégier l'homogénéité des trois registres néanmoins différents ou, à l'envers, leurs distinguos malgré leur identité intrinsèque. Plus fondamentalement, c'est la dissolution du nouage explicite (par explicité le symptôme — mais c'est repousser le même problème un cran plus loin, dans un nœud à quatre ronds) en nouage implicite, distinct de chaque composant (de chaque « rond »). Dit autrement, c'est aussi que le nouage ne va pas sans les éléments à nouer et inversement. Plus exactement, cela concerne la fonction : le nouage (fonction en intension) implique et appelle les ronds entre lesquels opérer (fonction en extensions) comme nouage selon un après-coup rétrogrédient. C'est donc l'inorganicité et la seule fonctionnalité du nœud qui compte dans le borroméen, quelle que soit la consistance des éléments qui le mettent en œuvre (très proprement : en *œuvre*).

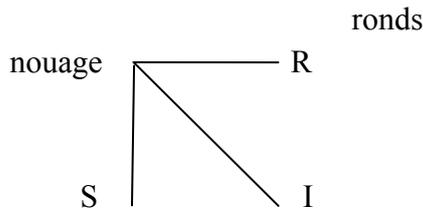
La pulsion (comme structure freudienne de la signifiante ; soit, dans les termes de Lacan : effet dans le corps, extensionnel, du fait qu'il y a un dire, en intension, *i.e.*, à mon sens, qu'il y a de la signifiante), la pulsion se répartit entre les trois catégories fonctionnelles, qui la spécifient depuis sa source, en objet, trajet et but, soit, respectivement, ces catégories, la motion pulsionnelle, sa représentance, sa représentation, aux niveaux du réel, du symbolique et de l'imaginaire. À partir du schème borroméen (et du plan projectif) le signifiant se distingue, depuis la signifiante du nouage (inaccessible), en trois « aspects » ou montages de la pulsion, en objet (*a*), rapport signifiant proprement dit ( $S_2$ ) et sujet ( $\$$ ). La prise en compte du signifiant par la lettre permet de spécifier dans l'image du nœud mis-à-plat des espaces (réductibles en points-nœud) pour ces fonctions se déterminant en signification et objet (*a*), en sens (supporté du  $S_2$ ) et en position subjective ( $\$$ ). La signifiante du nœud se résoud ainsi en pratiques permettant de rapporter comme il se doit au sujet ce qu'il en est des jouissances, de l'objet et du sens, tels que la lettre ( $J\Phi$ ,  $J\mathcal{A}$ , *a*, ...) les inscrit dans le schématisme borroméen. Mais il ne faut pas pour autant assimiler la représentation en « fils » du borroméen

---

<sup>4</sup> Figure « torique » (à symétrie radiaire), à « oreilles » (à symétrie spéculaire), chiffonnages, ...

avec son lettrage, même si une certaine dualité existe entre les ronds et les espaces qu'ils enserrent.

La lettre se *caractérise* bien sûr par le dessin « typographique » ou manuscrit qui la fait transparaître. Mais c'est surtout la place qu'elle occupe dans les jonctions significatives qui la détermine comme lettre, en reliant des secteurs différents de la structure et d'abord l'intension fonctionnelle à ses praticables extensionnels, aussi tels qu'ils valent dans les espaces du nœud, rapportables les uns aux autres selon diverses connexions duelles, ternaires, ou quaternaires — pour le moins<sup>5</sup>.

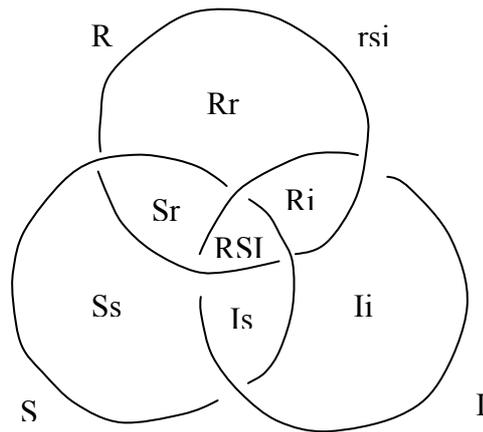


Ainsi — en suivant la définition par Lacan du littoral : un domaine fait par lui-même frontière avec un autre, sous-entendu : sans interposition tierce — chaque poste de structure (l'intension et les trois extensions) se trouve relié aux autres de façon littorale par une lettre organisée en syntaxe. Ces passages littoraux peuvent se marquer d'un trait faisant relation (—) ou faisant rapport (|). Ces traits marquent donc la liaison entre les espaces du nœud (liaison métonymique d'articulation (—) et liaison métaphorique de substitution (|)). Les fils (ou traits) du nœud borroméen représentent (quelle que soit leur consistance) de tels passages littoraux, assurément chacun spécifiable selon l'arc de cercle considéré. Ces passages relient des espaces nécessairement évidés du nœud, jusqu'à et y compris la signifiante — qui se transcrit éventuellement en symptôme — et qui s'y avère dissoute : cette dissolution est le mode fondateur de la modalité. La rapport qu'a le symptôme à la signifiante appelle cette intervention particulière de l'analyse que Freud pointe comme modifier les effets du refoulement primordial.<sup>6</sup>

On peut donc « lire » le nœud borroméen (cette expression est métaphorique), mais ce qui compte est l'organisation du vide avec lui-même, chaque place d'évidement appelant pour être marquée dans sa particularité. (par exemple, l'espace du réel, celui du symbolique, celui de l'imaginaire) d'un cerne. Mais je voudrais souligner que ces cernes, les cordes du nœud borroméen, n'ont de valeur qu'à faire jonction entre ces places, autrement dit n'ont de valeur que littorale à impliquer le passage d'un espace du nœud à l'autre. C'est pourquoi on peut littoraliser le nœud en marquant chaque rond d'une lettre à valeur littorale (ce qui homogénéise les divers espaces du nœud mis à plat). À la suite de quoi, chaque espace englobé par un rond R, S, I, peut être aussi marqué, selon les dessus-dessous, de prédicats r, s, i, qui spécifient chaque R comme r, s, i, de même pour S et I.

<sup>5</sup> Ces passages, quel qu'en soit le nombre retenu et spécifiable, sont marquables de façon duale, comme éléments de structure, globalement en huit possibilités, comme les sommets d'un cube.

<sup>6</sup> S. Freud, « L'analyse finie et indéfinie ».



Ce n'est là qu'un exemple de marquage. C'est ce que fait, à mon avis, J.-M. Vappereau ; il le précisera lui-même. Et cela renvoie à la conférence inaugurale de Lacan sur « Le réel, l'imaginaire et le symbolique »<sup>7</sup>.

Quoi qu'il en soit des choix syntactiques qui organisent de façon analytique le nœud mis à plat, cette littoralisation conduit à une logique algébrisée du nœud. Cela pourrait avoir son intérêt pour spécifier les relations entre les termes nodalisés (par exemple  $J\Phi$ ,  $J\mathcal{A}$ , sens) ou bien selon les relations entre les points-nœud (logique, grammaire, homophonie) constitutifs du nœud selon ses serrages.<sup>8</sup>

\*

J'ai entendu récemment<sup>9</sup> soutenir que la figuration du plan projectif  $P^2$  est une écriture — et que le point à l'infini qui compactifie une droite en cercle, ou celui de la perspective, est une lettre. Ce serait une lettre par convention comme le zéro. Pour moi zéro ou infini, ce sont des index, des marqueurs de situation. Or la lettre, comme passage, n'est pas la marque.

Une marque est aussi un indicateur : indicateur de situation, indicateur d'appartenance (la marque du ranch sur les vaches), cachet d'origine, indicateur de marque (!) un sceau, une estampille, c'est toujours un logo (voir le « made in Germany » de Freud spécifiant le « non » issu de l'inconscient, dans son texte sur « La dénégation »).

Mais il faut aussi distinguer la lettre et le chiffre (au sens large, extra-arithmétique) : langage chiffré, chiffre d'un cryptage. La lettre en effet n'est pas un codage. Elle demande à être prolongée (*purloined*), quand le code reste fixe.

Pour moi une lettre, comme littérale, est la spécification d'un rapport constamment décalé (de façon moebienne : localement distinct mais globalement identique) — c'est là une façon d'organiser du signifiant, toujours distinct d'un autre mais pourtant identifiable (à lui) : décalage du  $S_1$  au  $S_2$ , du  $S_2$  au  $S_2'$ , du  $S_2$  au  $s$ , du  $S_1$  au  $\mathcal{S}$ , du  $S_2$  au  $\mathcal{S}$ , de  $a$  à  $\mathcal{S}$ , ... de  $s$  à  $s'$ , de  $\mathcal{S}$  à  $\mathcal{S}'$ , etc. Ce décalage est producteur d'un en-plus.

La lettre n'est cependant ni recouvrement, ni resserrage. Ni même point-nœud. Elle est par contre barrière de contact, elle fixe et défait, prolonge en même temps. Comme caractère la lettre met en usage du vide qui délimite un plein, tout comme le littoral. Il n'y a donc pas de caractère qui ne renvoie au littoral.

<sup>7</sup> Transcription in *Des Noms-du-Père*, Seuil.

<sup>8</sup> J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, pp. 491-492. Je reviendrai sur cette algébrisation dans une livraison ultérieure.

<sup>9</sup> Jeanne Lafont, Bruxelles, le 20 juin 2009.

La lettre s'établit entre vide et plein comme caractère, et entre identique et différent comme littoral. Mais il est bien entendu que le vide (comme fonctionnel : une fonction passe outre une solution de continuité) est un passage.

(À suivre)